

CHAPITRE XVIII.

Le salon rouge.

Ainsi que l'avait dit Samuel, la porte d'entrée de la maison murée venait d'être dégagée de la maçonnerie, de la plaque de plomb et du châssis de fer qui la condamnaient; ses panneaux en bois de chêne sculpté appaurent aussi intacts que le jour où ils avaient été soustraits à l'action de l'air et du temps. Les manœuvres, après avoir terminé cette démolition, étaient restés sur le perron, aussi impatiemment curieux que le clerc du notaire qui avait surveillé leurs travaux, d'assister à l'ouverture de cette porte, car ils voyaient Samuel arriver lentement par le jardin, tenant à la main un gros trousseau de clefs.

« Maintenant, mes amis, » dit le vieillard lorsqu'il fut au bas de l'escalier du perron, « votre besogne est finie; le patron de M. le clerc est chargé de vous payer, je n'ai plus qu'à vous conduire à la porte de la rue. — Allons donc, mon brave homme, » s'écria le clerc, « vous n'y pensez pas ;



M. Piston, clerk de notaire.

nous voici au moment le plus intéressant, le plus curieux ; moi et ces braves maçons nous grillons de voir l'intérieur de cette mystérieuse maison, et vous auriez le cœur de nous renvoyer?... C'est impossible... — Je regrette beaucoup d'y être obligé, monsieur, mais il le faut ; je dois entrer le premier et absolument seul dans cette demeure, avant d'y introduire les héritiers pour la lecture du testament... — Mais qui vous a donné ces ordres ridicules et barbares? » s'écria le clerc singulièrement désappointé. « — Mon père, monsieur... — Rien n'est sans doute plus respectable ; mais voyons, soyez bon homme, mon digne gardien, mon excellent gardien, » reprit le clerc, « laissez-nous seulement jeter un coup d'œil à travers la porte entre-bâillée. — Oh ! oui, monsieur, seulement un coup d'œil, » ajoutèrent les compagnons *de la truelle* d'un air suppliant. « — Il m'est désagréable de vous refuser, messieurs, » reprit Samuel, « mais je n'ouvrirai cette porte que lorsque je serai seul. »

Les maçons, voyant l'inflexibilité du vieillard, descendirent à regret les rampes de l'escalier ; mais le clerc entreprit de disputer le terrain pied à pied, et s'écria : « Moi, j'attends mon patron, je ne m'en vais pas de cette maison sans lui ; il peut avoir besoin de moi ;... or, que je reste sur ce perron ou ailleurs, peu vous importe, mon digne gardien... » Le clerc fut interrompu dans sa supplique par son patron, qui du fond de la cour l'appelait d'un air affairé, en criant : « — M. Piston... vite... M. Piston... venez tout de suite. — Que diable me veut-il? » s'écria le clerc furieux, « voilà qu'il m'appelle juste au moment où j'allais peut-être entrevoir quelque chose... — M. Piston, » reprit la voix en s'approchant, « vous ne m'entendez donc pas? » Pendant que Samuel reconduisait les maçons, le clerc vit, au détour d'un massif d'arbres verts, paraître et accourir son patron tête nue et l'air singulièrement préoccupé. Force fut donc au clerc de descendre du perron pour répondre à l'appel du notaire auprès duquel il se rendit de fort mauvaise grâce. « Mais, monsieur, » dit M^e Dumesnil, « voilà une heure que je crie à tue-tête. — Monsieur, je n'entendais pas, » fit M. Piston. « — Il faut alors que vous soyez sourd... Avez-vous de l'argent sur vous? — Oui, monsieur, » répondit le clerc assez surpris. « — Eh bien ! vous allez à l'instant courir au plus voisin bureau de timbre me chercher trois ou quatre grandes feuilles de papier timbré pour faire un acte... Courez... c'est très-pressé. — Oui, monsieur, » dit le clerc en jetant un regard de regret désespéré sur la porte de la maison murée. « — Mais dépêchez-vous donc, M. Piston, » reprit le notaire. « — Monsieur, c'est que j'ignore où je trouverai du papier timbré. — Voici le gardien, » reprit M^e Dumesnil. « Il pourra sans doute vous le dire. » En effet, Samuel revenait, après avoir conduit les maçons jusqu'à la porte de la rue. « Monsieur, » lui dit le notaire, « voulez-vous m'enseigner où l'on pourrait trouver du papier timbré? — Ici près, monsieur, » répondit Samuel, « chez le débitant de tabac de la rue Vieille-du-Temple, n^o 17. — Vous entendez, M. Piston? » dit le notaire à son clerc ; « vous en trouverez chez le débitant de tabac rue Vieille-du-Temple, n^o 17. Courez vite, car il faut que cet acte soit dressé à l'instant même et avant l'ouverture du testament ; le temps presse. — C'est bien, monsieur, je vais me dépêcher, » répondit le clerc avec dépit. Et il suivit son patron, qui

regagna en hâte la chambre où il avait laissé Rodin, Gabriel et le père d'Aigrigny. Pendant ce temps, Samuel, gravissant les degrés du perron, était arrivé devant la porte, récemment dégagee de la pierre, du fer et du plomb qui l'obstruaient.

Ce fut avec une émotion profonde que le vieillard, après avoir cherché dans son trousseau de clefs celle dont il avait besoin, l'introduisit dans la serrure, et fit rouler la porte sur ses gonds. Aussitôt il se sentit frappé au visage par une bouffée d'air humide et froid, comme celui qui s'exhale d'une cave brusquement ouverte. La porte soigneusement refermée en dedans et à double tour, le juif s'avança dans le vestibule, éclairé par une sorte de trèfle vitré ménagé au-dessus du cintre de la porte; les carreaux avaient à la longue perdu leur transparence, et ressemblaient à du verre dépoli. Ce vestibule, dallé de losanges de marbre alternativement blanc et noir, était vaste, sonore, et formait la cage d'un grand escalier conduisant au premier étage. Les murailles de pierre lisse et unie n'offraient pas la moindre apparence de dégradation ou d'humidité; la rampe de fer forgé ne présentait pas la moindre trace de rouille; elle était soudée, au-dessus de la première marche, à un fût de colonne en granit gris, qui soutenait une statue de marbre noir représentant un nègre portant une torchère. L'aspect de cette figure était étrange; les prunelles de ses yeux étaient de marbre blanc.

Le bruit de la marche pesante du juif résonnait sous la haute coupole de ce vestibule; le petit-fils d'Isaac Samuel éprouva un sentiment mélancolique en songeant que les pas de son aïeul avaient sans doute retenti les derniers dans cette demeure, dont il avait fermé les portes cent cinquante ans auparavant, car l'ami fidèle en faveur duquel M. de Rennepont avait simulé de vendre cette maison, s'était plus tard dessaisi de cet immeuble pour le mettre sous le nom du grand-père de Samuel, qui l'avait ainsi transmis à ses descendants, comme s'il se fût agi de son héritage. A ces pensées, qui absorbaient Samuel, venait se joindre le souvenir de la lumière vue le matin à travers les sept ouvertures de la chape de plomb du belvédère; aussi, malgré la fermeté de son caractère, le vieillard ne put s'empêcher de tressaillir lorsque, après avoir pris une seconde clef à son trousseau, clef sur l'étiquette de laquelle on lisait : *clef du salon rouge*, il ouvrit une grande porte à deux battants, conduisant aux appartements intérieurs. La fenêtre qui, seule de toutes celles de la maison, avait été ouverte, éclairait cette vaste pièce, tendue de damas dont la teinte pourpre foncé n'avait pas subi la moindre altération; un épais tapis de Turquie couvrait le plancher; de grands fauteuils de bois doré, dans le style sévère du siècle de Louis XIV, étaient symétriquement rangés le long des murs; une seconde porte, donnant dans une autre pièce, faisait face à la porte d'entrée; leur boiserie, ainsi que la corniche qui encadrait le plafond, était blanche, rehaussée de filets et de moulures d'or bruni. De chaque côté de cette porte, étaient placés deux grands meubles de Bouille incrustés de cuivre et d'étain, supportant des garnitures de vases de céladon; la fenêtre, drapée de lourds rideaux de damas à crépines, surmontés d'une pente découpée dont chaque dent se terminait par un gland de soie, faisait face à la cheminée de marbre bleu turquin, orné de baguettes de cuivre ciselé. De riches candélabres

et une pendule du même style que l'ameublement se reflétaient dans une glace de Venise à biseaux. Une grande table ronde, recouverte d'un tapis de velours cramoisi, était placée au centre de ce salon. En s'approchant de cette table, Samuel vit un morceau de vélin blanc, portant ces mots :

« *Dans cette salle sera ouvert mon testament ; les autres appartements demeureront clos jusqu'après la lecture de mes dernières volontés.* »

« M. de R. »

« Oui, » dit le juif en contemplant avec émotion ces lignes tracées depuis si longtemps, « cette recommandation est aussi celle qui m'avait été transmise par mon père, car il paraît que les autres pièces de cette maison sont remplies d'objets auxquels M. de Rennepont attachait un grand prix, non pour leur valeur, mais pour leur origine, et que *la salle de deuil* est une chose étrange et mystérieuse. Mais, » ajouta Samuel en tirant de la poche de sa houppelande un registre recouvert en chagrin noir, garni d'un fermoir de cuivre à serrure, dont il retira la clef, après l'avoir posé sur la table, « voici l'état des valeurs en caisse, et il m'a été ordonné de l'apporter ici avant l'arrivée des héritiers. »

Le plus profond silence régnait dans ce salon au moment où Samuel venait de placer le registre sur la table. Tout à coup la chose du monde à la fois la plus naturelle, et cependant la plus effrayante, le tira de sa rêverie. Dans la pièce voisine, il entendit un timbre clair, argentin, sonner lentement dix heures... Et en effet il était dix heures. Samuel avait trop de bon sens pour croire au *mouvement perpétuel*, c'est-à-dire à une horloge marchant depuis cent cinquante ans. Aussi se demanda-t-il avec autant de surprise que d'effroi comment cette pendule ne s'était pas arrêtée depuis tant d'années, et comment surtout elle marquait si précisément l'heure présente. Agité d'une curiosité inquiète, le vieillard fut sur le point d'entrer dans cette chambre ; mais se rappelant les recommandations expresses de son père, recommandations réitérées par les quelques lignes de M. de Rennepont qu'il venait de lire, il s'arrêta auprès de la porte et prêta l'oreille avec la plus extrême attention. Il n'entendit rien, absolument rien, que l'expirante vibration du timbre. Après avoir longtemps réfléchi à ce fait étrange, Samuel, le rapprochant du fait non moins extraordinaire de cette clarté aperçue le matin à travers les ouvertures du belvédère, conclut qu'il devait y avoir un certain rapport entre ces deux incidents. Si le vieillard ne pouvait pénétrer la véritable cause de ces apparences si étonnantes, il s'expliquait du moins ce qu'il lui était donné de voir, en songeant aux communications souterraines qui, selon la tradition, existaient entre les caves de la maison et des endroits très-éloignés : des personnes mystérieuses et inconnues avaient pu ainsi s'introduire deux ou trois fois par siècle dans l'intérieur de cette demeure.

Absorbé par ces pensées, Samuel se rapprochait de la cheminée, qui, nous l'avons dit, se trouvait absolument en face de la fenêtre. Un vif rayon de soleil, perçant les nuages, vint resplendir sur deux grands portraits placés

de chaque côté de la cheminée, que le juif n'avait pas encore remarqués, et qui, peints en pied et de grandeur naturelle, représentaient l'un une femme, l'autre un homme. A la couleur à la fois sobre et puissante de cette peinture, à sa touche large et vigoureuse, on reconnaissait facilement une œuvre magistrale. L'on aurait d'ailleurs difficilement trouvé des modèles plus capables d'inspirer un grand peintre. La femme paraissait âgée de vingt-cinq à trente ans; une magnifique chevelure brune à reflets dorés couronnait son front blanc, noble et élevé; sa coiffure, loin de rappeler celle que madame de Sévigné avait mise à la mode durant le siècle de Louis XIV, rappelait, au contraire, ces coiffures si remarquables de quelques portraits du Véronèse, composées de larges bandeaux ondulés encadrant les joues et surmontés d'une natte tressée en couronne derrière la tête; les sourcils, très-déliés, surmontaient de grands yeux d'un bleu de saphir étincelant; leur regard, à la fois fier et triste, avait quelque chose de fatal; le nez, très-fin, se terminait par des narines légèrement dilatées; un demi-sourire presque douloureux contractait légèrement la bouche; l'ovale de la figure était allongé; le teint, d'un blanc mat, se nuançait à peine vers les joues d'un rose léger; l'attache du cou, le port de la tête, annonçaient un rare mélange de grâce et de dignité native; une sorte de tunique ou de robe d'étoffe noire et lustrée, faite, ainsi qu'on dit, à la vierge, montait jusqu'à la naissance des épaules, et, après avoir dessiné une taille svelte et élevée, tombait jusque sur les pieds entièrement cachés par les plis un peu trainants de ce vêtement. L'attitude de cette femme était remplie de noblesse et de simplicité. La tête se détachait lumineuse et blanche sur un ciel d'un gris sombre, marbré à l'horizon de quelques nuages pourprés sur lesquels se dessinait la cime bleuâtre de collines lointaines et noyées d'ombre. La disposition du tableau, ainsi que les tons chauds et solides des premiers plans, qui tranchaient sans aucune transition avec ces fonds reculés, laissaient facilement deviner que cette femme était placée sur une hauteur d'où elle dominait tout l'horizon. La physionomie de cette femme était profondément pensive et accablée. Il y avait surtout dans son regard à demi levé vers le ciel une expression de douleur suppliante et résignée que l'on aurait cru impossible à rendre. Au côté gauche de la cheminée on voyait l'autre portrait aussi vigoureusement peint. Il représentait un homme de trente à trente-cinq ans, de haute taille. Un vaste manteau brun, dont il était noblement drapé, laissait voir une sorte de pourpoint noir, boutonné jusqu'au cou, et sur lequel se rabattait un col blanc carré. La tête, belle et d'un grand caractère, était remarquable par des lignes puissantes et sévères qui pourtant n'excluaient pas une admirable expression de souffrance, de résignation et surtout d'ineffable bonté; les cheveux, ainsi que la barbe et les sourcils, étaient noirs; mais ceux-ci, par un caprice bizarre de la nature, au lieu d'être séparés et de s'arrondir autour de chaque arcade sourcilière, s'étendaient d'une tempe à l'autre comme un seul arc, et semblaient rayer le front de cet homme d'une marque noire. Le fond du tableau représentait aussi un ciel orageux; mais au delà de quelques rochers on voyait la mer qui semblait à l'horizon se confondre avec les sombres nuées. Le soleil, en frappant en plein sur ces deux remarquables



L. Huard

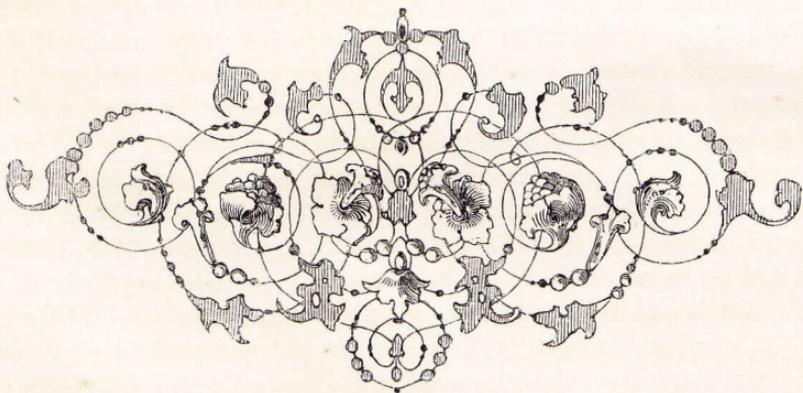
ATELIER VERNIER

Samuel.

figures qu'il semblait impossible d'oublier dès qu'on les avait vues, augmentait encore leur éclat.

Samuel, sortant de sa rêverie et jetant par hasard les yeux sur ces portraits, en fut frappé; ils paraissaient vivants... « Quelles nobles et belles figures ! » s'écria-t-il en s'approchant plus près pour les mieux examiner. « Quels sont ces portraits? ce ne sont pas ceux de la famille de Rennepont, car, selon ce que mon père m'a appris, ils sont tous dans la salle de deuil... Hélas ! » ajouta le vieillard, « à la grande tristesse dont leurs traits sont empreints, eux aussi, ce me semble. pourraient figurer dans la salle de deuil. » Puis, après un moment de silence, Samuel reprit : « Songeons à tout préparer pour cette assemblée solennelle... car dix heures ont sonné. » Ce disant, Samuel disposa les fauteuils de bois doré autour de la table ronde, puis il reprit d'un air pensif : « L'heure s'avance, et des descendants du bienfaiteur de mon grand-père, il n'y a encore ici que ce jeune prêtre, d'une figure angélique.... Serait-il donc le seul représentant de la famille Rennepont?... Il est prêtre... cette famille s'éteindrait donc en lui? Enfin... voici le moment où je dois ouvrir cette porte pour la lecture du testament... Bethsabée va conduire ici le notaire... On frappe... c'est elle... »

Et Samuel, après avoir jeté un dernier regard sur la porte de la chambre où dix heures avaient sonné, se dirigea en hâte vers la porte du vestibule, derrière laquelle on entendait parler. La clef tourna deux fois dans la serrure, et il ouvrit les deux battants de la porte. A son grand chagrin, il ne vit sur le perron que Gabriel, ayant Rodin à sa gauche et le père d'Aigrigny à sa droite. Le notaire, et Bethsabée qui avait servi de guide, se tenaient derrière le groupe principal. Samuel ne put retenir un soupir, et dit en s'inclinant sur le seuil de la porte : « Messieurs... tout est prêt... vous pouvez entrer... »



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÛE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,
Van der Hecht, etc.

TOME DEUXIÈME.



—

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—
1846